

# Aurel BGC, mécène discret et actif

ENTRETIEN AVEC JEAN-PIERRE AUBIN

La société Aurel BGC a beau être peu connue du grand public, l'ampleur de son mécénat culturel lui vaut de voir affluer les demandes de la part des institutions muséales. Jean-Pierre Aubin, son président, revient sur les choix qui orientent ces actions, auxquelles il porte une attention toute personnelle.

**Art Absolument | La société que vous dirigez – Aurel BGC – vient d'être la première entreprise à être élevée au rang de Mécène d'honneur du Grand Palais et un trophée a été créé par Johan Creten, qui vous a été remis début décembre 2015... Quelles sont les raisons qui vous ont poussé à vous engager sur la voie du mécénat ?**

Jean-Pierre Aubin | Aurel BGC, installé en France, est le principal bureau Europe continentale du groupe américain BGC Partners et, durant le 11 septembre 2001, 658 personnes travaillant à New York ont trouvé la mort dans l'attentat des Twin Towers. C'est dans ce contexte très spécifique, avec cet ADN, que s'est développé le mécénat du groupe, porté par Howard Lutnick, qui en est le *chairman*. Lui-même s'est inscrit naturellement dans le registre du *giving back*, du don, mais chacun des dirigeants des sept zones où opère le groupe a la liberté de mener ses propres actions de mécénat. Pour ma part, celui-ci s'est développé selon deux axes : d'une part le soutien à l'enfance malade ou défavorisée et la place de la femme notamment en Afrique ; d'autre part, la culture pour tous.

**Le traumatisme que représente cette perte humaine a donc été un déclic pour votre mécénat ?**

Je dirais qu'il l'a amplifié. Ici à Paris, le supplément d'âme est clair. À New York où je travaillais, cette mémoire est partout présente pour le groupe et on ne peut pas y échapper. Et nous ne sommes pas non plus là pour sauver l'image de la finance : nous restons très impactés par ce drame et le

mécénat est somme toute assez peu par rapport à ce que la vie nous donne. Et l'on sait que les demandes sont importantes... En plus du mécénat culturel, 13 millions de dollars environ sont distribués chaque année à des associations au titre du Charity Day et cela représente une journée du chiffre de l'année, celui du 11 septembre.

**Concernant le mécénat culturel, pensez-vous qu'il soit facile à mettre en place en France ?**

Non, et ce malgré les incitations fiscales qui n'existent pas ailleurs, aux États-Unis par exemple, et qui doivent perdurer. En revanche, la différence se situe dans les mentalités : le mécénat est très peu populaire en France. Pour beaucoup, c'est encore à l'État de s'en occuper et d'ailleurs, en France, la plupart des présidents des musées sont nommés par le Ministère. Pour comparaison, les musées américains sont pilotés par un comité qui élit un président. Aujourd'hui se pose par exemple la question de la succession de Jean-Paul Cluzel, qui quitte la présidence du Grand Palais : son bilan est très positif, avec une personnalité qui a laissé beaucoup de liberté aux commissaires et qui a su considérer le mécénat à sa juste mesure. Il va être difficile de trouver une personne de sa qualité ! Et il existe encore beaucoup de réticences de part et d'autres. Pourtant, il est important de s'engager, notamment en direction des enfants, lorsque l'on voit une certaine déshérence d'une partie de la jeunesse. L'émotion que procure la beauté – un mot que l'on emploie trop peu – laisse une marque qui joue dans

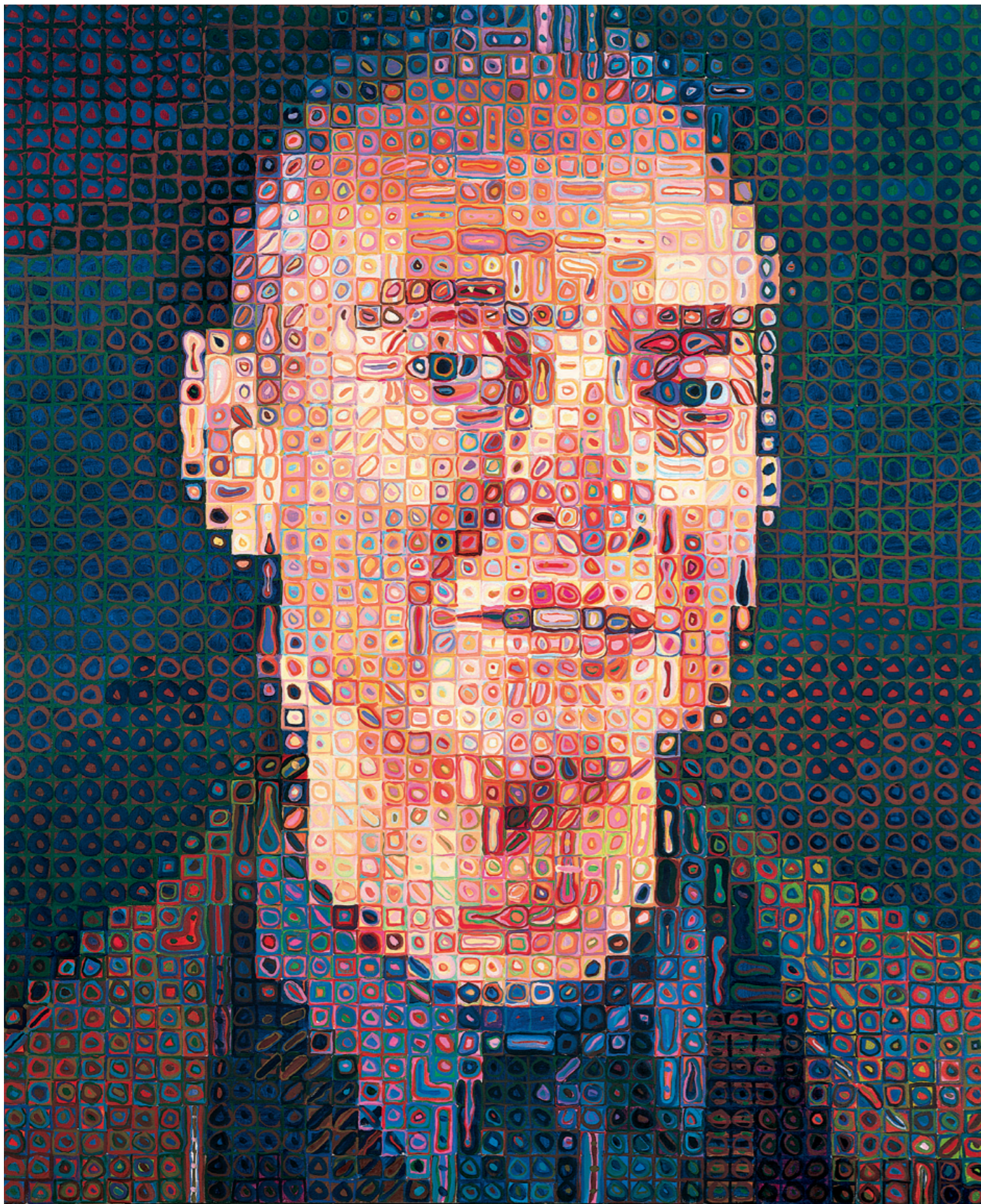


Jean-Pierre Aubin au Grand Palais à côté de *La Gloire* de Johan Creten. Remise du Prix du Mécène d'honneur du Grand Palais, 2015.

l'éducation d'un enfant. Même si ce n'est que plus tard, comme une madeleine de Proust. Il faut donc faire preuve de pédagogie vis-à-vis de nos collaborateurs et de nos clients, en leur disant : «Soyez fiers de vous associer à cette action». Des contreparties de la part des musées, comme les visites organisées pour des groupes d'enfants en dehors des jours d'ouverture, aident à mieux le faire comprendre.

**Un trait patent des expositions que vous soutenez, c'est la présence de l'art américain moderne et contemporain, y compris dans sa genèse, et ce depuis 2011, avec Matisse, Cézanne, Picasso. L'aventure des Stein au Grand Palais...**

Je dois avouer que l'art américain est celui que je préfère et il me semblait important, étant donné que BGC Partners est une structure américaine, de suivre ce schéma.



La ligne mise en place avec le comité ici en France tient dans le soutien de musées français présentant des artistes américains ayant en lien fort avec la France, et que la thématique choisie pour ces expositions soit liée à la rupture. Cela a commencé avec les Stein : l'histoire de Gertrude Stein, sa modernité et son intégrité – elle qui n'a jamais rien vendu, contrairement à sa famille (son frère), et tant soutenu des artistes alors dans la misère –, est formidable. En 2013, la rétrospective de Keith Haring au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, *The Political Line*, n'était pas sans risque pour une société financière comme la nôtre, avec son parti-pris anti-argent. Je connais bien le travail de Keith Haring, que je collectionne à titre personnel, et j'ai vu beaucoup de ses expositions : celle-ci m'a semblé la plus complète, car elle montrait la part connue, autour de l'enfance et de la maladie, mais aussi son rejet des médias et de la finance.

**Pour Robert Mapplethorpe en 2014, la rupture était plus évidente...**

Oui, mais elle tenait pour moi surtout dans le fait de donner une vision « classique » d'un photographe réduit à des images jugées obscènes. Tout le monde connaît ses scènes SM, qui étaient présentes au Grand Palais. À ses débuts, lorsqu'il avait très peu de moyens, il prenait un temps immense pour saisir la lumière parfaite en vue d'une photographie de fleur, de statue ou de nu. Cette vocation à ne pas se limiter à ce que notre œil voit me plaît. Par ailleurs, malgré ce classicisme et au final le succès de l'exposition, personne ne voulait être mécène de l'exposition, sauf nous. Cela m'a valu de rencontrer Patti Smith, qui tenait absolument à me remercier et qui m'a dit : « On s'était jurés d'être connus quand on était de passage à Paris, et je le suis mais Robert a dû attendre cette exposition pour l'être ». Cela fait partie des moments importants. Pour *Icônes américaines*, j'avais plus de mal à trouver la rupture, même si avec ces œuvres, je suis tout à fait dans mes goûts et mon émotion personnels et que le déplacement d'une partie de la collection Fischer du MoMA de San Francisco permettait de montrer certaines œuvres trop peu montrées en France, comme celles de Chuck Close.

Chuck Close. *Roy I.*  
1994, huile sur toile, 259,4 x 213,4 cm.  
The Doris and Donald Fisher Collection, SF MoMA.



Keith Haring. *The Tree of Monkeys.*  
1984, acrylique sur toile, 152,4 x 152,4 cm.  
Courtesy Fondazione Orsi.

**Et votre collection personnelle ? Est-elle marquée par ce tropisme pour l'art américain ?**

Je n'ai pas spécialement une âme de collectionneur à la base, et je suis bien conscient que le mouvement de la société va plus vers l'usage que la possession. Certains de mes amis me demandent d'ailleurs pourquoi collectionner des tableaux qui sont visibles dans les musées, alors que je soutiens ces musées... Je suis guidé dans mes choix par l'émotion et je n'ai jamais rien vendu : je collectionne aussi les œuvres de Français comme Bernard Buffet, Boltanski ou Enki Bilal, mais cette émotion me vient plus, je crois, des Américains. Sans doute parce que j'ai vécu là-bas et que j'étais adolescent dans les années 1980. Haring, Basquiat, Condo ou Warhol, s'ils sont accessibles, possèdent un réel propos. Certaines de leurs œuvres peuvent amener des couleurs et d'autres posséder une part plus sombre. Il me paraît important de pouvoir parler avec la couleur : c'est ce que je veux transmettre aux enfants. L'enfance devient pour moi de plus en plus importante dans l'axe du mécénat culturel que je souhaite porter. ■